

Matchstick Men
La grande illusion
Les Moins que rien, États-Unis 2003, 116 minutes

Carlo Mandolini

Number 228, November–December 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59117ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mandolini, C. (2003). Review of [Matchstick Men : la grande illusion / *Les Moins que rien*, États-Unis 2003, 116 minutes]. *Séquences*, (228), 49–49.

MATCHSTICK MEN

La grande illusion

Revoici enfin Ridley Scott dans un contexte qui lui convient plutôt bien. Ce **Matchstick Men**, intimiste et sympathique, a certes des accents de film d'action — il y a bien une ou deux poursuites en bagnoles et quelques coups bien portés — mais son propos s'intéresse essentiellement à l'analyse psychologique et morale de son protagoniste, un truand obsessif mais sympathique qui se découvre *brutalement* père d'une fille de quatorze ans.

Ce qui séduit tant ici, et qu'on n'espérait plus chez Scott, c'est de se retrouver devant un film qui met le cinéma à hauteur d'homme. Aussi **Matchstick Men** est-il un vrai film de metteur en scène, où la caméra et tout le dispositif filmique s'intéressent *d'abord* à l'individu et tout particulièrement à ses failles. En ce sens, Scott signe peut-être ici son film le plus intéressant depuis **Thelma & Louise** !

Évidemment, la plus importante de ces failles, c'est la condition humaine elle-même, qui fait parfois de nous des proies faciles face à l'imposture et à la duperie. Mais, de façon plus large, l'individu est ici victime de son environnement. On reconnaît bien là une obsession chez Scott.

Pour bien soutenir cette idée, Scott a fondé toute sa stratégie de mise en scène sur le principe de l'illusion, par ailleurs fondement même du cinéma.

Dès les premières images du film, le réalisateur scrute (à l'aide de gros plans et de couleurs légèrement modifiées qui, déjà, *relativisent* l'espace) l'univers immaculé de son protagoniste, Roy Waller, un malfaiteur scrupuleux, qui se consacre, avec Frank son protégé, à de petites escroqueries.

L'existence de Roy, obsédé par l'ordre et la propreté, est ponctuée d'étranges rituels qui, on le découvrira peu à peu, sont autant de points de repères rassurants (en fait des bouées de sauvetage) pour un homme à la dérive.

Car l'univers de Roy a beau être ordonné et rangé, il est pourtant au bord de l'éclatement. Victime de fréquentes crises d'angoisse, Roy est tant bien que mal maintenu en place par des médicaments obtenus illégalement. Mais il ne suffira que d'un imprévu ou deux pour que tout dérape... pour de bon.

Au bout du rouleau, après avoir accidentellement jeté ses pilules au broyeur, Roy rencontre enfin un médecin qui l'invite à s'extérioriser. Roy se rendra alors compte que la rupture avec sa compagne, quatorze ans plus tôt, aura finalement été plus douloureuse qu'il ne voulait se l'avouer... d'autant plus qu'elle était enceinte de deux mois et que Roy est peut-être père. Par l'entremise de son médecin, Roy parvient à retracer son enfant, Angela, une adolescente, belle et dégourdie, qui pourrait d'ailleurs lui en apprendre beaucoup sur l'art de l'illusion.

Or, en acceptant de s'ouvrir ainsi à la vie, Roy baisse la garde et laisse Angela ouvrir ses rideaux. La carapace de Roy, déjà



L'individu, victime de son environnement

affaiblie, s'effondre. Il devient alors complètement vulnérable à l'autre... tout comme ses victimes.

Victimes, nous le sommes aussi, pauvres spectateurs, qui avons trop tôt baissé la garde. Nous n'avons pas vu Scott organiser sa *stratégie de l'éblouissement* qui, au sens propre comme au sens figuré, nous a empêché de porter un regard lucide sur le récit.

Pourtant au début du film, par une série de plans *subjectifs* durant lesquels le protagoniste est aveuglé (et donc nous aussi) par les reflets du soleil, le réalisateur nous avait prévenu qu'il serait question dans son film de vision troublée, de perception altérée...

La fin du film reprendra de façon plutôt intéressante le principe de l'arroseur arrosé. Mais le dénouement abracadabrant ne devrait pas nous distraire de ce que **Matchstick Men** a vraiment à offrir : un univers filmique raffiné, rythmé et séduisant, notamment au niveau de la musique dont certains passages évoquent, fort à propos d'ailleurs, **La Dolce Vita**.

Au cœur de cet univers, il y a Nicolas Cage. Certes l'acteur se retrouve ici en terrain connu; ce rôle d'homme obsédé et compulsif lui va comme un gant. Mais à cette interprétation, aux qualités à l'occasion expressionnistes, Cage ajoute une profondeur humaine touchante, qui anime le film. C'est dans les nuances du personnage de Roy et dans les rapports qu'il entretient avec les autres que le film atteint ses plus beaux moments.

Matchstick Men est un film intelligent, amusant et sans prétention aucune, sinon celle de vouloir célébrer l'*image* et, d'une certaine façon, le cinéma. Et peut-être qu'au passage il permettra aussi à certains de se réconcilier avec Ridley Scott. **CS**

Carlo Mandolini

Les Moins que rien

États-Unis 2003, 116 minutes — Réal. : Ridley Scott — Scén. : Nicholas Griffin et Ted Griffin, d'après le roman d'Eric Garcia — Photo : John Mathieson — Mont. : Dody Dorn — Mus. : Hans Zimmer — Son : Peter Staubli — Déc. : Michael Manson — Cost. : Michael Kaplan — Int. : Nicolas Cage (Roy Waller), Sam Rockwell (Frank Mercer), Alison Lohman (Angela), Bruce Altman (Dr. Klein), Bruce McGill (Chuck Frechette), Jenny O'Hara (Mrs. Schaffer), Steve Eastin (Mr. Schaffer) — Prod. : Sean Bailey, Ted Griffin, Jack Rapke, Ridley Scott, Steve Starkey — Dist. : Warner.